CAUSERIES LITTERAIRES

VOYAGES, SOUVENIRS, DRAME, etc.

PAR

PIERRE LAFORCE

DE

l'Association des Auteurs Canadiens-Français

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
30, rue SAINT-GABRIEL, 30
MONTRÉAL

THOMAS FISHER
RARE BOOK
LIBRARY

UNIVERSITY
OF TORONTO

ERRATA

Préface — de distraire et consoler, *sans virgule.*

Page 56 — Plus fraîche semblait l'atmosphère! *au lieu de:* plus frais me semblait.

Page 85 — 3e ligne — enfin de nous revoir, *au lieu de:* de vous revoir.

Page 91 — de le faire, *au lieu de:* de faire.

Page 92 — corbeilles, *au pluriel.*

Page 100 — *Ligne qui manque à la suite de la* 16*e ligne:* Nouvelle récompense à son cœur dévoué.

THOMAS FISHER
RARE BOOK
LIBRARY

UNIVERSITY
OF TORONTO

CAUSERIES LITTERAIRES

CAUSERIES LITTERAIRES

VOYAGES, SOUVENIRS, DRAME, etc.

PAR

PIERRE LAFORCE

DE

l'Association des Auteurs Canadiens-Français

EDITEUR

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée

30, rue SAINT-GABRIEL, 30

MONTRÉAL

Tous droits réservés, Canada, 1924
par Pierre Laforce

PRÉFACE

En publiant ce livre, je veux ajouter un humble fleuron au jardin littéraire canadien-français. Sans en être la fleur la plus brillante, ce ne sera pas non plus, Dieu m'en garde, le chardon qui déchire et meurtrit, comme ne voyant que les défauts, et s'offensant de tout.

Si ces quelques pages avaient le pouvoir de reposer un instant, des esprits fatigués par des études ardues, ou des lectures savantes et compliquées ; de distraire, et consoler, en passant, des coeurs endoloris sur la route épineuse de la vie ; de faire, en un mot, un peu de bien de quelque nature qu'il puisse être, j'en aurais une ample récompense.

Pierre Laforce

AVANT-PROPOS

J'ignore de mon livre
L'accueil mauvais ou bon;
Au public je le livre,
Tirant cette leçon:

L'insuccès de la vie
Met clairement aux yeux,
Du bonheur l'utopie,
Et la splendeur des cieux.

Au faîte de la gloire,
L'homme se sent petit:
Il sait que la victoire
Vient de plus haut que lui.

P. L.

MARIE

Marie, astre le plus brillant,
Du ciel, grandes sont tes délices !
Reine, ton sceptre est triomphant :
Il témoigne de tes supplices
Et du martyr d'un coeur aimant.

NOËL

La profusion de clarté,
S'irradiant des riches lustres,
Frappait et faisait miroiter
Les objets d'art, de noms illustres.
Trois enfants, dans les grands salons,
Battaient des mains, dansaient de joie:

C'était Noël! Jouets, bonbons,
Mille riens que Jésus envoie,
Pour faire en ce jour des heureux,
Etaient sur les meubles, à terre,
Un peu partout. L'arbre, joyeux
Des dorures dans sa lumière,
Courbait sous le faix des cadeaux.

Malgré cette joie enfantine,
Marie, aux traits nobles et beaux,
Pense à la misère voisine;
Et dit: Maman je veux donner
A Denise une bonbonnière;
Moi, mon tambour, reprit l'aîné;
Et ma flûte, dit la dernière.

Ce spectacle était ravissant!
La mère refoule une larme,
Et fait venir la pauvre enfant,
Qui fut confuse et sous le charme....

Ce trait de douce charité,
A mis le comble à leur ivresse!
Petit Jésus, tout de bonté,
Les regardait avec tendresse.

LE PRINTEMPS

O printemps enchanteur !
Aux brillantes aurores,
Gouttes d'eau sur la fleur,
Perles multicolores.

Enivrante saison,
Fraîche et douce est ta brise ;
Suave est ta chanson,
Et ta nature exquise.

Tes champs sont émaillés,
Tes campagnes fleuries,
Tes jours ensoleillés,
Tes rivières jolies.

Charmant est le bosquet,
Le ruisseau qui murmure,
Splendide est la forêt,
Sous sa verte ramure.

Les babils des oiseaux,
En ta saison rieuse,
Sont plus gais et plus beaux,
A notre âme joyeuse.

O printemps de douceurs !
Tu chasses la tristesse ;
Tu ravives les coeurs,
Et les mets en liesse.

Tu donnes les prémices
Du printemps immortel,
Où toutes les délices
Viennent de l'Eternel.

L'ÉTÉ

Joyeux été!
Plaisir champêtre!
Pour la santé,
Et le bien-être.

Voguons sur l'eau!
Dormons sur l'herbe!
Champ et plateau,
Tout est superbe!

Dans l'eau plongeons!
Gais à la nage!
Nous nous risquons,
Loin de la plage.

Et quand au soir,
Le bal commence,
Un doux espoir
Des coeurs s'élance.

Dure toujours,
Saison charmante,
Où tous les jours
Chaque coeur chante.

Mais non, hélas!
Trop tôt finie!
C'est qu'ici-bas,
Voilà la vie.....

L'AUTOMNE

C'est l'automne empourpré
De la feuille rougie,
Du gazon d'or au pré,
De la gerbe mûrie.

Jouissons des beaux jours,
Passant avec vitesse,
Voilà pourquoi toujours,
Nous vient une tristesse.

C'est que cette saison,
Sans mots ni réticence,
Démontre à la raison
Le vol de l'existence.

Et quand sur son déclin,
Le triste et sombre automne,
Toujours jusqu'à la fin,
Devient plus monotone.

Alors tout est navrant :
Triste fleur, feuille morte,
Que l'on foule en marchant,
Ou que le vent emporte.

Tout parle de la mort,
Tout en est bien l'image.
Mais si c'est notre sort,
Pourquoi perdre courage ?

Car n'es-tu pas, ô mort,
Que le triste passage,
Qui nous conduit au port
D'un monde sans nuage !

L'HIVER

Ne mets pas de froidure aux coeurs,
Hiver à la bise glacée.
N'apporte pas d'autres malheurs,
A notre existence angoissée.

Du riche ouvre grandes les mains.
Qu'au faîte de son opulence,
Il sente les troubles humains,
Verse l'aumône à l'indigence.

Car souvent grelotte de froid,
Le pauvre dans sa maisonnette,
Lors même qu'il s'y rend tout droit,
Après sa rude tâche faite.

Riches et pauvres soyons frères,
Aidons-nous dans l'adversité.
Rendons nos épreuves légères,
Par une réelle bonté.

Riches ou pauvres nous souffrons,
C'est le partage de la terre ;
Mais vivement nous ressentons
L'aménité d'un coeur sincère.

Chassons l'amertume des pleurs,
D'une consolante pensée ;
Et cette effusion des coeurs,
Bercera notre âme apaisée.

Viens soulager les malheureux,
Hiver aux bises de froidure.
Fais pétiller l'âtre joyeux,
Donne du pain pour nourriture.

ADIEU AUX OISEAUX

Quand à l'automne les oiseaux,
Volent vers des pays nouveaux;
Groupés en rangs avec sagesse,
S'élancent avec allégresse,
Un deuil semble nous envahir,
Pour jusqu'au printemps à venir.

Avec eux je m'envolerais!
Jouir des pays doux et frais!
Veux-tu me porter sur ton aile,
Toi, l'alouette ou l'hirondelle ?
Nous irons bien haut dans les cieux,
Jusqu'aux nuages vaporeux.

Non, tu refuses ce fardeau,
Et ce rêve serait trop beau.....
Donc, j'entends ta dernière note,
Pendant que mon âme sanglote.
Mais de l'épreuve naît l'espoir;
Et je crie à tous: Au revoir!

HOMMAGE AU VINGT-DEUXIEME

Bien loin là-bas, sous la mitraille,
J'aperçois un fier régiment;
Ardent, fougueux à la bataille,
Allègre, il marche crânement.

On le distingue entre les braves:
Les soldats, nobles et vaillants,
N'étant point faits pour être esclaves.
Etonnent les Huns défaillants.

Ce régiment court et s'élance,
Brave gaz, obus et canons,
Rien ne l'arrête et de sa lance,
Fait reculer les bataillons.

Ces immortels ont pour ancêtres,
Des Francs, sans reproche et sans peur;
Pionniers aux pays champêtres,
Frappaient l'Indien de terreur.

Canadiens, ils sont des nôtres,
Et descendent des Des Ormeaux,
Montcalm, LeMoyne et de bien d'autres,
En tous points, ils leur sont égaux.

Vainqueur d'Ypres, de Courcelette,
D'Amiens et d'autres combats,
Défait l'ennemi qu'il rejette,
Par la valeur de ses soldats.

Ces braves à l'effort suprême,
Vous les nommez depuis longtemps:
C'est le glorieux "Vingt-Deuxième!"
Fait de héros à leur printemps.

Et vous, mères Canadiennes,
Ne pleurez pas ces vaillants preux;
Mais soyez fortes et chrétiennes,
Car vos fils brillent jusqu'aux cieux.

AU TOURNANT DE LA VIE

C'était un beau jour de printemps ;
C'était aux heures matinales,
Où la fleur ouvre ses pétales,
Souriant à l'herbe des champs.

Sur la route du grand chemin,
Se dirigent deux jeunes filles ;
Au seuil de la vie et gentilles,
Veulent jouir d'un beau matin.

Pourquoi n'irions-nous pas au loin ?
Murmure l'une à sa compagne ;
Là-bas, parcourir la campagne :
D'exercice et d'air, j'ai besoin.

Mais oui, dit l'autre, enivrons-nous
De parfum, de fleurs et de brise ;
De liberté je suis éprise,
Sur la terre, quoi de plus doux !

Elles avancent au hasard,
Gambadant, folâtrant, heureuses ;
S'éloignant toujours, désireuses,
De ne revenir que fort tard.

Comme le léger papillon,
Qui de fleur en fleur se délecte,
Rient à l'oiseau, défient l'insecte,
Et vont, comme va le pinson.

C'est déjà l'heure du goûter,
Elles atteignent quelques fermes,
Avec les gens sont en bons termes,
Acceptent tout de leur bonté.

Cependant arrive le soir.
Comme ce jour passa rapide !
Pour cette jeunesse intrépide,
N'étant jamais las de tout voir.

Mais, hélas ! bien loin elles sont !
Déjà les profondes ténèbres
Les entourent d'ombres funèbres,
Elles tremblent au moindre son.

Elles retournent sur leurs pas ;
Mais au lieu de la même route,
Prennent, étoudiment sans doute,
Le chemin opposé, plus bas.

Bientôt elles sont près d'un bois;
Et voient, à la voûte étoilée,
A l'herbe des plaines perlée,
Qu'il fait nuit, et sont aux abois.

Plus tard, de son disque d'argent,
La reine des nuits se dévoile,
Dans l'espace étend son long voile,
Et douce, règne au firmament.

Les grands arbres sont endormis.
Bas se parlent les deux fillettes,
Sont de plus en plus inquiètes,
Et s'égarent dans les taillis.

On entend le cri des hiboux,
Une couleuvre glisse, avance;
Tout bruit fait peur, quelle prudence!
On craint l'atôme, on craint les loups.

Elles commencent à pleurer,
Quand soudain une voix appelle:
Répondez! Anna! Gabrielle!
L'on cherche, tremblant, éploré.

Père, cruels sont nos tourments,
Dans les bois nous sommes perdues.....
Enfin! nous serons secourues!.
Jubilèrent les deux enfants.

Comment exprimer leur bonheur !
Elles se transportent de joie !
Leurs appels que l'écho renvoie,
Allègent des parents le coeur.

Bientôt ils se sont rapprochés,
Elles sont aux bras de leur père ;
Mais ni reproches, ni colère :
Ils s'étaient si longtemps cherchés !

Ils sont tout pleins d'émotions ;
On ne pense plus à la faute ;
De l'âme on sent le poids qui s'ôte,
Même on ne fait de questions.

Les fillettes veulent marcher ;
Mais elles sont déjà malades.
Ah ! cher coûtent les escapades !
Au brancard il faut les coucher.

On les transporte à la maison ;
Elles sont pâles et tremblantes.
Les deux femmes, aussi souffrantes,
Scrutent tout jusqu'à l'horizon.

Enfin les voilà ! ce sont eux !
Elles accourent, ces deux mères,
S'emparent de leurs filles chères !
Ensemble comme on est heureux !

— 1 —

Ces enfants avaient su jouir
De cette superbe nature;
Mais au retour de l'aventure,
Rien n'est beau, rien ne fait plaisir

N'est-ce pas ainsi du bonheur!
Quand en nos âmes il s'exhale;
C'est une marche triomphale;
C'est un soleil dans notre coeur.

Mais lorsqu'un jour il s'est enfui,
Ce bonheur, avec le jeune âge,
Que l'épine perce avec rage:
Plus de doux rayons, c'est la nuit.....

— 2 —

Combien encor de jeunes gens
Courent la vie avec ivresse;
Voulant jouir de leur jeunesse,
Annihilant leur plus beau temps.

Quand pourtant viennent les vieux jours;
Ou bien qu'au bord d'un précipice,
Ils se réveillent, quel supplice!
Ils étaient aveugles et sourds.

Heureux s'ils sont sur le giron,
De cette Mère qui console;
Ils verront bientôt l'auréole
De paix, qu'est la religion.

L'ORAGE

Le temps est d'un grand calme et lourd,
La chaleur augmente et suffoque.
Dans les airs, un grondement sourd,
Dont l'écho résonnant évoque
Admiration et frayeur :
On sent la divine Puissance,
Déployer sa magnificence,
Son incomparable grandeur.
Et cette sublime nature,
Invite au devoir sans murmure.

La foudre éclate en serpentant,
Les éclairs sillonnent l'espace,
L'aquilon souffle en gémissant,
De grands torts la grêle menace.
Souvent un beau signe de croix,
Dicté par la crainte aux plus braves,
Qui veulent rompre des entraves,
Ravive un coeur comme autrefois.
Les éléments sont en furie,
Le cierge s'allume et l'on prie.

Les enfants pressent leurs parents.
Ces petits anges sont en larmes,
Ne sachant pas, chers innocents,
Que Dieu protège par leurs charmes.
Parfois l'on entend le tocsin:
Un feu que la foudre a fait naître.
Plus tard l'iris vient apparaître,
De l'orage annonçant la fin.
Toute la nature est plus belle,
Et l'âme se ranime en elle.

Image du monde présent:
C'est le calme après la tempête.
O perpétuel mouvement!
Un deuil est suivi d'une fête.
Les riches pétales des fleurs,
Couvrent souvent l'épine aiguë;
En les cueillant, l'âme ingénue
Se surprend à verser des pleurs.
Mais ces larmes, cette détresse,
Tissent une éternelle ivresse.

ANECDOTE ARRIVÉE À MONTRÉAL VERS L'AN 1883

Un jeune enfant, mis pauvrement,
S'avançait le long d'une rue,
Où tout, dans un autre moment,
Aurait dû distraire sa vue;
Mais au lieu d'avoir la gaîté,
L'insouciance de son âge,
Son pas paraissait agité,
Et l'oeil assombri d'un nuage.
Ah! c'est qu'un triste souvenir
Venait heurter ce jeune front,
Où jadis régnait le plaisir;
Et qu'un chagrin cuisant, profond,
Remplissait son coeur de tristesse:
Il voyait sa petite soeur,
Dans un grand état de faiblesse,
Gisant sur un lit de douleur,
Demander à sa bonne mère
Quelques grains bleus de gros raisins,
Qui pourraient de sa bouche amère,
En ôter le fiel puis enfin,
L'auraient tellement rafraîchie,
Qu'avec sa science d'enfant,
Elle espérait être guérie,
De son mal cruel et souffrant.

Ensuite il avait vu pleurer
Sa malheureuse et tendre mère
De ne pouvoir s'en procurer,
Après sa touchante prière:
Car elle était bien pauvre, hélas!
Même la hideuse misère
Semblait s'attacher à ses pas,
Depuis la mort du brave père.
Notre petit était bien las,
De ces importunes pensées;
Lorsque soudain il voit là-bas,
De belles grappes exposées.
"Oui, dit-il, ma petite soeur,
Je t'aurai ce que tu désires";
Et n'écoutant que son bon coeur,
Court en prendre avec des sourires,
Sans songer à l'acte méchant,
Qu'il n'aurait pas pour tout au monde,
Fait de sang froid, lui bon enfant.
Mais il voyait la tête blonde,
Le long regard reconnaissant,
De sa chère et douce malade.
Il court, arrive haletant,
Ne voyant pas sur la façade
De sa pauvre et vieille maison,
Le crêpe qui semblait lui dire:
"Arrête, infortuné garçon,"
"Elle a cessé de te sourire,"
Son âme est là-haut dans les cieux,
"Loin de toute humaine misère,"
"Ecoutant les anges joyeux"
"Elle te dit: Crois, aime, espère....."
Il va tout droit vers sa chérie,
Et l'appelle d'une voix tendre.
Il veut lui redonner la vie!
Et croit sentir son coeur se fendre.....
Bientôt pourtant se souvenant
De cette grappe dérobée,
S'en va la remettre au marchand;

Puis, d'une voix sourde, absorbée
Par les sanglots, raconte tout :
Souffrance, mort, jusqu'au larcin,
Puisqu'il n'avait pas même un sou,
Et qu'elle voulait du raisin.
Le brave, ému de ce récit,
De pleurs s'humectent ses paupières ;
Console le pauvre petit,
Veut payer les frais funéraires.
Sachant que cette charité
Aurait sa double récompense :
Ici-bas, la prospérité ;
Au ciel, un surcroît d'abondance.

L'IMAGE

Il est une superbe image
Qui rend l'homme presque divin.
Plus belle en autant que plus sage,
Se ternit au moindre venin.

Sa blancheur est éblouissante,
Comme l'est la neige au soleil;
Toute perlée et scintillante,
Elle est d'un éclat sans pareil.

Toujours elle est plus lumineuse,
Quand buvant aux divins rayons,
Adhère à la grâce onctueuse,
Qui l'ornemente de ses dons.

Mais comme le Protée antique,
Se tranfigure tour à tour;
Au mal: laide et diabolique,
Au bien: comme l'astre du jour.

Cette image, c'est notre gloire,
La vie et notre réconfort;
La conserver, c'est la victoire,
Mais la perdre, hélas! c'est la mort.

Souffle divin! Céleste image!
Tu nous fais presque d'autres dieux!
Te posséder nous est un gage,
Pour sûrement aller au cieux.

BONHEUR BRISÉ

La journée avait été belle,
Le soleil baissait radieux,
Mettant au coeur une parcelle,
Un rayon de ses flots joyeux.
Au bord de la mer, sur la plage,
Se tenaient deux jeunes époux,
Dont les instants s'écoulaient doux,
Entre deux enfants en bas âge.
L'un de six ans, un peu pensif,
L'autre de quatre, aimable et vif.

Plus loin, sous les yeux de la bonne,
Les bambins plongeaient dans la mer.
Quand soudain, un grand cri résonne:
C'est la servante. O sort amer!
Le jeune reste sous la vague!
Au secours volent les parents.
Pourra-t-il vivre? Est-ce encor temps?
Mais le petit, au regard vague,
N'a plus qu'un faible souffle en lui,
Hélas! bientôt la vie a fui.

Dans son désespoir effroyable,
La mère négligea l'aîné,
Qui pourtant se faisait aimable;
Mais se voyant abandonné,
De guerre las, il devint sombre;
Tomba malade jusqu'au jour,
Où, privé de joie et d'amour,
La mort l'approche de son ombre.
La pauvre femme, à ce malheur,
Le sent revivre dans son coeur.

Mais soins, caresses maternelles ,
Tout fut vain, il allait mourir.....
Soudain, pris d'angoisses cruelles,
On l'entend se plaindre et gémir:
Un prêtre, maman, vite un prêtre!
Comment, par ces mauvais chemins,
Pour des caprices enfantins,
Déranger le pasteur; peut-être.....
Est-il trop tard? l'enfant est bas,
Il ne verrait que son trépas.

Oh! Maman, dit-il avec peine,
Tu sais, quand petit frère est mort,
Par une irrésistible haine,
Qui m'étreignait souvent et fort,
Sous l'eau je lui retins la tête,
Car plus que moi tu l'aimais trop.....
On manda le prêtre au galop.
Et sa petite âme bien prête,
Ensuite s'envole au séjour
De miséricorde et d'amour.

Cette famille était heureuse ;
Jeunesse, fortune et santé,
Epoux modèle et femme pieuse,
C'était une félicité.
Mais la hideuse jalousie,
S'est infiltrée en ce milieu,
Où toutes les bontés de Dieu
Se déversaient comme à magie.
Fait inoui : ce ver rongeur
Mordait dans une fraîche fleur.

Combien de mères sont coupables
D'encourager ce vice affreux.
Des injustices incroyables,
Rendent des anges malheureux.
Aux uns vont toutes leurs caresses :
Ils sont si bons et si charmants !
Comme si les autres enfants,
Ne réclamaient pas des tendresses.
N'allumons pas l'envie au coeur,
Car à jamais plus de bonheur !

SAINTE-ROSE DE LAVAL

De ma belle place natale,
Je conserve un doux souvenir.
Je ne lui vois pas de rivale,
Souvent j'y songe avec plaisir.

Il est bien changé, ce village,
Dans son mouvement incessant,
Le progrès, toujours davantage,
Le refait plus beau, plus charmant.

L'ancienne église, fort jolie,
Parée en ses nouveaux atours ;
Toute peinte et bien rafraîchie,
Ne fait plus croire à ses vieux jours.

Le monument de sainte Rose,
Sorti des mains d'un grand sculpteur,
Démontre surtout une chose,
L'héroïsme d'un noble coeur.

Il se dessine mon village,
Sur la charmante isle Jésus,
De ce nom il a l'apanage
D'attirer à lui toujours plus.

De grands arbres donnent l'ombrage;
Hier plantés, maintenant beaux.
Le temps, d'une main forte et sage,
A fait des cîmes des arceaux.

La rivière baigne ses plages,
Couvertes de belles villas.
C'est bon vivre en ces paysages!
En paix et loin des brouhahas.

Dans l'onde, des isles nombreuses
Paradent sur ses douces eaux.
Des maisons coquettes, rieuses,
Les ornent comme des joyaux.

Quand le soleil fait tout reluire:
Volets rouges, blanches maisons;
Et qu'il baigne de son sourire:
Parterres, fleurs, bois et buissons.

C'est gai, riant, tout plein de vie.
Et les mille petits bâteaux,
Qui sillonnent l'onde jolie,
Rendent tous ces aspects plus beaux.

Pourtant ce décor artistique,
Pour moi n'a pas autant d'attrait,
Que le vieux village rustique,
Où mon enfance s'égayait.

C'était le temps des hirondelles,
Des gais refrains du rossignol,
Des roses sauvages et belles,
Des humbles fleurs jonchant le sol.

C'était la tranquille nature,
Versant ce qu'elle a de divin:
Son exubérante verdure,
Son herbe croissant au chemin.

Environ deux fois par semaine,
Dans l'après-midi nous allions
Respirer la brise sereine,
Dans les isles aux frais gazons.

En ces temps, le labeur de l'homme
N'y faisait d'habitations;
C'était plus amusant, en somme,
Comme chez-nous, nous nous trouvions.

Une nappe sur l'herbe fraîche,
Et des mets toujours succulents,
Produits souvent de notre pêche,
Faisaient des repas excellents.

Mais c'était quand le soleil baisse,
Vers six à sept heures du soir,
Quand des arbres l'ombre sans cesse
Grandissait ; quand, comme un miroir,

L'onde devenait calme et claire.
C'était enivrant ! C'était beau !
Et plus tard venait la lumière
Du beau ciel étoilé dans l'eau.

Pour retourner, l'âme joyeuse,
Dans un grand canot nous glissions
Sur cette rivière berceuse ;
Et tous ensemble, nous chantions.....

Je l'aimais aussi mon village,
Quand, d'un calme profond, le soir,
Tout sommeillait sous le feuillage,
Laissant à peine percevoir

Le léger bruissement des branches,
De l'insecte et du cours des eaux ;
Les sons plus loin, du pont de planches,
Que font les pas lourds des chevaux.

Et ces bruits dans ce grand silence ;
Et les étoiles qui brillaient ;
Et Phébé dans l'espace immense :
Mystère et grandeur qui charmaient !

Il était si doux et paisible !
Mon village des anciens jours.
Il attirait l'âme sensible,
Pour de bien suaves séjours.....

L'ESPERANCE

Que deviendrait notre existence,
Si nous n'avions au fond du coeur,
Cette vertu de l'espérance,
Que l'on caresse avec douceur.

Elle est parfois bien éphémère.....
Pourtant elle miroite aux yeux.
Et combien plus d'une chimère,
Par elle nous a fait joyeux.

Aux jours si beaux de notre enfance,
Où tout n'est que bonheur parfait;
Il faut encor de l'espérance:
C'est que pour Dieu le coeur est fait.

Quand nous ressentons la morsure.
D'une terrible affliction;
L'espoir guérit cette blessure,
De sa bienfaisante onction.

Envers et contre les déboires,
On espère en de meilleurs jours ;
Et quoique souvent illusoires ;
Ces prismes consolent toujours.

Et si ces jours jamais ne luisent,
Le ciel apparaît à la mort.
Les coeurs s'envolent et nous disent :
En mourant, l'espoir est plus fort.

MANITOBA

Au sud-est de Manitoba,
Est un attrayant coin de terre
Bien digne du beau Canada.
Ils se rend jusqu'à la frontière
Du pays des Etats-Unis.
C'est une place remarquable,
Par différents endroits jolis,
Qui font son séjour agréable.

Emerson est dans ce vallon,
La ville la plus importante;
La suit en population
Dominion, bien confiante.
S'y voit la rivière Roseau,
A la vague tout en rapides;
Et quoique large d'un ruisseau,
Déverse des eaux intrépides.

On dit que plusieurs savants
Donnent aux tremblements de terre,
D'avoir fait ces lits serpentants,
Déroulant comme une rivière.
En effet leur cours sinueux,
Par monts et par vaux, en dédales,
Allant, venant et tortueux,
Se déversent tout en spirales.

Ces ondes baignent des bosquets,
Qui, dans cette immense prairie,
Paraissent être des bouquets,
Posés sur une terre unie.
Émaillée en nombreuses fleurs,
La prairie elle-même enchante.
Cette flore, à mille couleurs,
Façonne une nappe charmante.

A ces fleurs de toute beauté,
Se mêle un lys rare dans l'herbe,
De couleur rouge velouté,
Il se dresse droit et superbe.
On prétend qu'il fut importé
De l'Orient par les sauvages ;
Qu'il est même ce lys vanté
Dans la Bible à toutes les pages.

Quand plus loin le regard s'étend,
Sur d'autres beautés l'oeil repose :
C'est la terre que le soc fend,
Agite, refait et dispose,
Pour en faire bientôt jaillir
Des gerbes blondes et chargées,
Dont l'univers peut se nourrir,
Lorsqu'en pains elles sont changées.

Quand les riches épis sont mûrs,
On se sert d'une moissonneuse,
Qui lentement, mais à pas sûrs,
Se rend de ferme en ferme, heureuse
D'aider le bras du travailleur,
Qui l'emplit de blé qu'elle change,
En un instant, avec vigueur,
En beau froment prêt pour la grange.

C'est le temps gai de la moisson.
Pour travailler on se rassemble,
L'on va de maison en maison,
L'on se réjouit tous ensemble.
Et personne de plus heureux,
Que le peuple sur cette terre,
Qui, de défricheurs courageux,
Devient bientôt riche et prospère.

Les amusements au dehors,
Leur indépendance enviable,
Rendent les physiques plus forts,
L'esprit léger et l'âme affable.

Vient une infinité d'oiseaux
Se réjouir en ce milieu.
On ne peut dire les plus beaux:
Ou l'oiseau rouge, ou l'oiseau bleu.

Se distingue entre les buissons
Celui de couleur argentine;
Rare plante dont les rayons
Animent la fleur purpurine.

L'âme avide du voyageur
Qui sait comprendre la nature,
Doit voir cet endroit enchanteur,
Ses oiseaux, bouquets et verdure.

LE TEMPS

Souple et légère,
L'aile du temps
Vole éphémère,
Comme les vents.

Pourquoi, dans ta course fébrile,
Viens-tu bouleverser nos plans?
Rendre notre bonheur futile,
Un souvenir des jeunes ans.

Quand le coeur vole,
Pourquoi glisser?
S'il s'étiole,
Pourquoi peser?

Pourquoi... cet espoir de naguère,
Cette suave et douce fleur,
Qui nous console sur la terre,
Pourquoi venir l'ôter du coeur?

Tu fends les âges,
En t'envolant.
Sur nos mirages
Plane un instant.

Aux pauvres mortels fais comprendre
Tes vols furibonds, incessants ;
Pour que tu puisses moins surprendre,
Quand viendront nos derniers moments.

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

O mon amie,
Que le bonheur
En cette vie,
Soit plein ton coeur.

Que la couronne,
Faite aux élus,
Sur toi rayonne,
Pour tes vertus.

Qu'unie aux anges,
Ta voix au ciel,
Chante louanges,
A l'Immortel.

DE SAINT-GEORGES A WINNIPEG

Au printemps, par un beau matin,
Je laisse un rustique village;
Et je m'abandonne au destin,
Pour faire un périlleux voyage.

J'embarque dans un frèle esquif,
Laissant de bien braves familles
De défricheurs, dont l'esprit vif
Egayait nos longs soirs tranquilles.

C'est à regret que je le fais;
Mais bientôt l'onde me balance,
Je rêve en respirant l'air frais;
Et je me livre à l'espérance.

Peu de temps après nous changeons
L'esquif pour un canot d'écorce.
Munis de souples avirons,
Nous ramons avec joie et force.

Ce village de bucherons,
Que je laisse, abrupt et sauvage,
Dont Saint-George est l'un des patrons,
Est bâti sur chaque rivage
D'un cours d'eau superbe entre tous.
Winnipeg, nom de la rivière,
Qui tantôt fougueuse, en courroux,
Tantôt calme, tranquille et fière,
Déverse entre des rocs coupés,
Dont les endroits purs et limpides,
Reflètent les bords escarpés.
Elle est couverte de rapides,
Et de chutes au bruit strident,
Dont l'une clairement résonne;
On l'appelle: "Chute d'Argent"
Pour les sons qu'elle carillonne.

Quand nous rencontrons une chute,
Les deux intrépides rameurs,
Aux bruyants torrents font la lutte,
Et vont au pied des flots rageurs.

Alors nous faisons le portage,
Le grand canot, ferme et léger,
Est transporté sur le rivage,
Nous suivons le bord ombragé.

Cotoyons les eaux bouillonnantes,
Que le soleil, de ses rayons,
Transforme en perles éclatantes,
Retombant sur les tourbillons.

Une chute est d'un pied de haut.
En la bravant, le canot glisse
Vivement et sans soubresaut,
Près du bord au grand rocher lisse,
Haut, droit et ferme, menaçant
De prendre à nous tous notre vie,
Si fort nous le frappons au flanc;
Et, silencieux, chacun prie.

Horrible moment de terreur!
Notre canot reste immobile;
Et plus fort et de plus grand coeur,
Nous replongeons la rame agile.

Enfin! après un court instant
D'une incertitude angoissante,
Le canot balance, et, tremblant,
Vainc la vague récalcitrante.

Avec aise nous respirons:
Encore, Dieu nous a fait grâce!
Prestement nous retraversons,
Nous remettant à notre place.

Puis, quand vient l'heure des repas,
Nous cherchons une roche unie,
Atterrissons à quelques pas:
Un frugal goûter nous convie.

Le couvert est bientôt dressé,
Autour duquel tous de se mettre,
L'appétit, par l'air aiguisé,
Nous repose et nous fait renaître.

O nature! Nous t'admirons!
Soit en causant, soit sans rien dire;
De tes beautés nous jouissons!
Délices qu'on ne peut décrire....

Dans ces grands bois majestueux,
Souffle un courant tout de mystère.
Ces arbres ont la vie en eux,
Qui rejaillit dans l'atmosphère.

—3—

Nous entrons dans un lac bien beau.
Pas une ride à la surface.
Tant il est calme: mais dans l'eau
Flottent de gros morceaux de glace.
Ces mois de printemps furent froids;
C'était un reste de débâcle.
Mais les rameurs, toujours adroits,
S'en tirèrent comme à miracle.

Maintenant voici des maisons,
Tout-à-coup sur l'autre rivage,
Une femme crie, et les sons
Se perdent. Qu'est-ce qui l'engage
A nous gesticuler ainsi?
Voilà: nous frappons une pierre.
De frayeur chacun est saisi;
Mais d'un bond le salut s'opère.

Enfin, nous voilà près du bord.
Soudain, des vagues en cadence
Surgissent : c'est le vent du nord !
Qu'elle est bonne la Providence !

Nous quittons ce "Lac du Bonnet",
Justement franchi, pour nous rendre
Au village frais et coquet
Du même nom, et bientôt prendre
Le train, qui nous transportera
A la Capitale pimpante,
Du merveilleux Manitoba,
Belle en sa verdure attrayante.

SOUVENIR

C'étaient mes dernières vacances ;
J'étais jeune, j'avais seize ans.
L'âge où de grandes espérances,
Se mêlent à nos jeux bruyants.

Enfin libre, j'étais heureuse !
Mais pourquoi des pressentiments,
Venaient dans mon âme joyeuse,
L'étreindre en de sombres tourments ?

Je ne savais rien de la vie,
Pourquoi cette vague frayeur ?
Pourquoi plus d'une rêverie,
Avaient des accents de douleur ?

J'aspirais, dans mon ignorance,
Au bonheur durable et parfait ;
Et je sentais avec souffrance,
Qu'ici-bas, rien ne satisfait.

J'avais pour une des maîtresses,
Ange à l'habit religieux,
Une de ces pures tendresses,
Qui sont quelques reflets des cieux.

Un jour que je m'ennuyais d'elle,
Et qu'avec douceur j'y songeais ;
O la surprise ! Elle m'appelle !
C'était sa voix ! Je la voyais !

C'est un des bonheurs de ma vie.....
Le lendemain je parcourus
La route qu'elle avait suivie,
Sentiers déjà souvent revus.

Pittoresque était la nature.
Comme tout me paraissait beau !
Plus délicate la verdure !
Plus blancs les nénuphars dans l'eau.

Ce chemin longe une rivière,
Avec grâce la contournant.
Plus frais me semblait l'atmosphère !
Splendide le soleil couchant !

De si douces réminiscences,
Sont de la vie une oasis,
Où tous mortels, dans les souffrances,
Vont et reviennent rafraîchis.

FAIRE DES VERS

Faire des vers! C'est mettre, irradiés dans l'âme,
Une douceur exquise, un bonheur le plus pur.
C'est lui faire éprouver, tout ou rien qui l'enflamme;
Et répandre autour d'elle, un doux reflet d'azur.

C'est comprendre et chanter la charmante nature;
Jouir d'un seul brin d'herbe autant que d'une fleur;
C'est rêver au passé; bercer l'heure future;
S'impreigner du présent en refoulant un pleur.

Car même la tristesse au poète a ses charmes:
Il ressent, comme on goûte une douce chanson,
Aux rythmes enlacés avec des mots de larmes,
Qui fait soupirer et sourire à l'unisson.

Le coeur et l'esprit droits, il veut se laisser vivre;
Et chante tendrement les deuils et les amours.
Si rêveur à la peine, à la joie il s'enivre!
Et comme il sait jouir, il veut vivre toujours.....

LA FEUILLE QUI PARLE

J'étais pensif à ma fenêtre;
Je contemplais l'énorme hêtre,
Parure de notre jardin,
Triste ou gai, selon le destin .

C'était la fin d'un jour de pluie;
Un de ces temps où tout s'ennuie.
Les feuilles des arbres pleuraient,
Et les ramures gémissaient.

Pourquoi pleurer? feuille mignonne,
As-tu des fibres, toi si bonne,
Qui peuvent comme nous souffrir,
Et se mêlent même au plaisir?

Je m'adressais à la plus sombre,
Qui se cachait au loin dans l'ombre.
Je vois ta sensibilité,
Répondit-elle avec bonté.

Toi, mortel, roi de la nature,
Tu ne sais pas ce qu'elle endure:
Ton droit sur elle est le plus fort,
Il est même de vie et mort.

D'aucuns nous cueillent à l'envie,
Par caprice ou par fantaisie;
Pourtant j'existe une saison,
Ce n'est pas vivre tout de bon.

Cependant, parfois je balance,
En écoutant une romance,
Que vient gazouiller un oiseau,
De passage dans le hameau.

Par l'aquilon quand ballottée,
Je frémis, de crainte agitée.
Et.....tournant dans un tourbillon,
Alla se perdre à l'horizon.

En t'écoutant, feuille éphémère,
Je voyais notre vie amère;
Les angoisses du coeur humain,
Et ses bonheurs sans lendemain.

Comme toi, parfois il balance,
Entre la joie et l'espérance,
Pour bientôt souffrir, puis jeté
Au gouffre de l'éternité.

LE PARLER FRANÇAIS

Douce langue de ma mère,
Tu me seras toujours chère!
Tes accents vont droit au coeur,
Qu'ils soient tristesse ou bonheur.

Tu sais faire vibrer l'âme,
En faire jaillir la flamme.
Par toi les grands orateurs
Subjuguent les auditeurs.

Par toi notre âme s'envole,
Et d'une simple parole,
Voltige d'ici, de là,
Se rend jusqu'à l'au-delà.

Ta musique à mon oreille,
Est la plus douce merveille,
Tu modules les amours,
Et les fais durer toujours.

Voilà la langue immortelle
J'ai foi, confiance en elle.
Qu'on vienne nous la ravir !
Pour voir ses amants surgir.

Halte ! Arrière ! elle est bénie !
C'est l'âme de notre vie !
C'est le chant de nos aïeux !
Qui résonne dans les cieux !

CALMEZ-VOUS

Petits enfants, pas tant de bruit,
Apaisez votre turbulance ;
C'est vrai, votre maman sourit,
Avec son coeur tout de clémence.

Pour vous encor tout est nouveau,
Un rien vous charme et vous étonne.
Et ce jouet, quoi de plus beau !
Chaque fois qu'on vous le redonne.

Au fond de vos yeux pétillants,
Se dégage un jet de lumière.
Est-ce un génie ou des talents,
Qui s'échappent de la paupière ?

Oh ! calmez-vous, chers chérubins,
Car les abus font tout détruire ;
Trop de vos éclats argentins,
Chasseraient votre fin sourire.

Calmez votre excès de gaîté ;
Mais conservez toute la vie,
Votre douce sérénité,
Avec votre grâce infinie.

A SAINTE JEANNE D'ARC

Douce Pucelle d'Orléans,
Glorieuse et sainte guerrière,
Vers toi les coeurs reconnaissants,
Montent des peuples en prières.

L'histoire redit tes exploits,
Toi, l'humble fille de la France;
De partout l'on chante à la fois,
Et ta faiblesse et ta puissance.

En voyant l'horrible bucher,
Tu pleuras, malgré ta vaillance.
Pourquoi n'en fut-on pas touché!
Pour te soustraire à l'endurance.....

Aux flammes résiste ton coeur.
L'ingratitude alors s'étonne.
Jeanne, deux fois tu fus vainqueur!
Fièrement porte ta couronne.

LA VIE ET LA MORT

Je suis "La Vie"!
Je suis partout.
Et l'on m'envie!
La mort surtout.

De toi ne sois pas satisfaite;
Plutôt sache que moi, "La Mort"
A te faucher suis toujours prête,
Et qu'entre mes mains est ton sort.

Mais je suis forte,
Cruelle mort;
En moi je porte
Joie et transport.

Pourtant partout je te domine,
Futile vie. Et moins d'orgueil;
Car sans cesse je t'avoisine,
Et t'extermine au moindre écueil.

O mort hideuse,
Eloigne-toi.
Je suis heureuse!
C'est là ma loi.

Pitoyable est ta frénésie:
Ma force est puissance ici-bas;
A chaque moment de ta vie,
Je me rapproche pas à pas.

Je suis la vie!
Je veux jouir!
La mort m'ennuie,
Je veux la fuir.

Cela pendant que je t'enlace,
Et que d'un peu de toi toujours,
Je prends et jamais ne me lasse;
Tu vis en mourant tous les jours.

Ah! je suis belle,
Pleine d'ardeur,
Je renouvelle
Joie et bonheur.

Triste, dans mes bras je t'enserre,
Jusqu'à ce qu'enfin au tombeau,
Tu reposes sous le suaire,
T'enveloppant de mon manteau.

O mort, silence !
Tu fais frémir !
Mon existence
Ne veut finir.

Si tu savais tous les services,
Que je rends à l'humanité ;
Beaucoup de moi font leurs délices,
Considérant l'éternité.

Mais c'est la vie,
L'éternité.
Dieu m'y convie,
Dans sa bonté.

Ah ! il faut que tu te soumettes
A mes lois, avant d'en jouir.
Et cette mort que tu rejettes,
Te fait belle pour éblouir.

Et moi la vie !
Je te dois tant ?
Je te défie,
Dis-moi comment.

Mais ne vois-tu pas la nature ?
Le grain dans la terre jeté,
Et, comme mort, se transfigure
En arbre de toute beauté.

Si c'est l'image
Du genre humain,
La mort est sage
Et sans levain.

Sache-le, je suis ton amie,
Seule vraie et sans intérêt:
Car en te redonnant la vie,
Ce sera ma fin, en effet.

Tu m'as fléchie,
O sombre mort!
Sans argutie,
Soyons d'accord.

Joyeusement, marchons ensemble!
Allons jusqu'au séjour du ciel!
Avec l'ange qui te ressemble,
Toujours jouis de l'Eternel!

Toi, mon amie,
Où seras-tu?
Car je n'oublie
Bienfait rendu.

Au néant, et j'en suis ravie!
Plus de lugubre mission:
Celle de te germer "La Vie",
Dans les pleurs, dans l'affliction.

AU PAYS DU SOLEIL

Partir d'un grand pays du nord,
Du beau Canada que j'admire,
Pour bientôt me trouver à bord
D'un riche et superbe navire,
Qui vogue vers des régions.
Où le soleil réchauffe et brille,
Faisant confondre les saisons.
Me fut chose aimable et gentille.

A l'automne fut mon départ;
Je fuyais la sombre nature,
Et pourchassais, de mon regard,
La terre promise et future.
J'en croyais à peine mes yeux!
J'étais sur l'océan immense,
Bravant l'abîme sous les cieux!
J'entrevoyais sa force intense,
J'en savourais l'air embaumé.
L'oeil embrassait le vaste espace,
Toujours de plus en plus charmé:
Tant de grandeur jamais ne lasse.....
Rapides s'envolent les jours,
Car les vagues avec délices,
Consentent à bercer toujours,
Et dissimulent leurs malices.
Tout souci se met de côté;
C'est le charme d'un long voyage.

Sous toute forme, adversité,
Pourquoi revenir au rivage.....
Joyeusement nous avançons;
Bientôt nous serons aux tropiques.
Le soleil, de ses purs rayons,
Rit à des terres magnifiques.

Qu'ils sont superbes ces palmiers!
On les dirait en rangs, sur place;
Toujours on les voit les premiers,
Droits, élancés et pleins d'audace.
Les passagers sont sur les ponts.
C'est l'isle anglaise Jamaïque;
On admire les environs.
Kingston est charmante et stoïque,
Elles a traversé des malheurs:
Elle eut un tremblement de terre,
Infligeant ruines et heurts,
Mettant des morts sous la poussière.
Leur liste, de quatre-vingts noms,
Est sur une haute colonne.
Et les décombres des maisons
Sont là, sans qu'on les refaçonne.
Mais ailleurs portons nos regards.
Voyons ces nouveaux paysages,
Et les indigènes gaillards,
Avec leurs moeurs et leurs usages.
A l'arrivée, en accostant,
Gaîment nagent des enfants nègres;
Ils visent les sous du passant,
Plongent, les atteignent allègres,
Puis nous disent d'un ton railleur,
Feignant ne pouvoir les saisir:
Nous l'avons manqué, quel malheur!
Et replongent avec plaisir.

En entrant dans la Capitale,
En plein centre nous nous trouvons.

Avec complaisance elle étale
Ses richesses et ses fleurons.
Les gens reviennent du marché,
Des paniers de fruits sur la tête,
Gais, pimpants comme aux jours de fête,
Dans la rue on les voit marcher.
Notre cocher sonne une cloche,
Pour les avertir du danger,
Lorsque vers la mule on approche.
Nous passons devant un verger;
Nous traversons de grandes places;
Et des jardins et des palais,
Ornés de mille vertes glaces.
Belle Isle, que je t'admirais!
J'aimais tes fleurs, ta douce brise.
A regret, il faut te quitter.
Pour que la mer doive, précise,
A d'autres plages nous porter.

Nous atteignons bientôt cette Isthme
De Panama, dont le canal
Nous intéresse au paroxisme;
Vraiment, cela n'est pas banal!
Et nous le côtoyons sans cesse,
En la traversant de Colon
A l'autre rive. Une tristesse
Nous vient à la réflexion
De l'insuccès de l'entreprise;
De tant de malheureux jetés
Au dénûment, et par méprise,
Au début des plans projetés.
De Panama, superbe ville,
Nous n'en eûmes qu'un aperçu;
Et dans une hâte fébrile,
Nous dirigeâmes droit au but.
C'est sur l'Océan Pacifique,
Que maintenant nous naviguons;

Mais à ce nom, l'onde réplique,
Et nous montre ses tourbillons.
Enfin, c'est la terre promise!
Nous voici près de Callao,
Port de mer dont je suis éprise,
Et qu'il nous faut quitter bientôt,
Pour aller à la capitale
Du riche pays, le Pérou,
Lima la belle, et d'où s'exhale,
Aux églises, dans l'air, partout,
Le souvenir le plus vivace,
De celle dont l'austérité,
Unie à la plus haute grâce,
N'a d'égale que sa beauté.
Partout pour elle des couronnes!
Partout pour elle des autels!
Et toi, sainte Rose, tu donnes
Confiance aux humbles mortels.
Là, fut la maison de son père,
Changée en une basilique;
La cour où souvent en prière,
Veillait la grande séraphique.
J'ai contemplé l'immense puits,
Où furent trouvés ses cilices,
Les jetant, dans les sombres nuits,
Voulant cacher ses sacrifices;
Le pavillon qui l'abritait,
Entouré de belle verdure,
D'où vers le ciel elle épanchait
Les richesses de sa nature.
Des miracles sont obtenus;
On lui fait des pèlerinages;
Le souvenir de ses vertus
Devra revivre à tous les âges.
Et que dirai-je du climat.....
De la richesse déversée,
Quand au matin, partout s'abat,
En gouttes fines, la rosée.

C'est frais, c'est bon, vivifiant!
Mais bientôt on n'en verra trace:
Le roi des astres, chaud, brillant,
La chassera pour faire place,
A ses rayons d'un or vermeil,
Qui viendront, comme une caresse,
Baiser le jour à son réveil,
Et mettre partout l'allégresse.

Ce qu'on aime d'abord à voir,
C'est la grande place publique,
Où l'on croise les fleurs le soir,
En marchant sur la mosaïque.
Au fond, dans toute sa longueur,
Paraît la belle cathédrale,
Qui met la foi, la paix au cœur;
C'est une œuvre d'art magistrale.
De chaque côté, les marchands
Attirent par leurs étalages.
Des voûtes couvrent les passants,
Les maisons sont à deux étages;
Les murs, d'une grande épaisseur,
Font le logis frais, confortable,
Et le soir donnent leur chaleur,
Quand tout est clos, au préalable.
Au dehors, aucun ornement;
Construites à l'Orientale,
Ont un intérieur charmant:
Balcons, fleurs, jets d'eau, tout s'étale.
La richesse et la pauvreté
S'avoisinent sans jalousie;
Celle-là fait la charité,
Adoucit de l'autre la vie.
Dans les jardins publics, partout,
Des oiseaux, aux riches plumages,
Font des notes dominant tout,
Et charment par leurs verbiages.

Ne te reverrai-je jamais?
O Lima! Douce enchanteresse!
De ton souvenir désormais,
J'ensoleillerai ma tristesse.

Je me rends vers Aréquipa,
Deuxième ville en multitude.
Mêmes moeurs, mais autre climat,
Causé par sa haute altitude.
Comme tous les Péruviens,
Les gens sont bienveillants, affables,
De leurs bontés je me souviens,
Elles seront ineffaçables.

Plus au sud nous nous dirigeons,
Valparaiso, comme une reine,
Nous éblouit, nous l'admirons;
Sa beauté rend l'âme sereine.
Là des femmes sont conducteurs
De tramways. Avec politesse,
Elles guident les voyageurs,
Les renseignent avec adresse.

Nous traverserons maintenant,
En escaladant les montagnes,
L'espace du grand continent,
Admirant villes et campagnes.
Nous sommes aux Andes enfin;
Nous formons une caravane,
Admirant, sur notre chemin,
L'altière crête diaphane.

Jusqu'au sommet longeons toujours
Un large et profond précipice.
Nous le suivons dans ses détours,
Tremblant à l'aspect du supplice
D'une chute, et de ses horreurs.
En montant, le froid est intense;
Le soleil n'a plus ses chaleurs,
Mais colore, avec complaisance,
Le sable de mille couleurs.
Spectacle vraiment grandiose,
Qui répand partout ses splendeurs,
Chantant de Dieu l'apothéose.
A nos côtés, sur leurs coursiers,
Plusieurs guides nous surveillent,
Vont, viennent et sont associés,
Des scènes qui nous émerveillent.
Plus tard dans le train installés,
Nous admirons l'art en sculpture:
Colonnes, châteaux ciselés,
Des mains seules de la nature.
Franchissant l'espace toujours,
Nous atteignons Buenos — Ayres,
Souveraine des alentours;
Orgueil des Argentins prospères;
Ville grandissant chaque jour.
O Capitale merveilleuse!
En tes murs doux est le séjour!
Ta population heureuse:
Ton climat est si beau, si bon,
Ton confort en tout si moderne;
Tes arbres géants sont un don
De Dieu, qui t'aime et te gouverne.
Mais nous ne faisons qu'y passer;
Et la Plata, rivière belle,
Nous porte en nous faisant glisser
Sur ses vagues, douces comme elle,

Au port de Monte-Video,
C'est encore l'océan immense;
C'est l'Atlantique, dont le flot
Est parfois d'une rage intense,
Mais superbe dans sa grandeur.
Nous nous dirigeons vers la France;
Cela nous met la joie au coeur,
Rêve de notre tendre enfance.
De ce pays je ne dis rien,
C'est en silence que je l'aime:
Partout on le chante si bien!
Je rêve à sa gloire suprême,
A ses héros, à ses enfants.
L'univers entier l'apprécie;
Pays d'artistes, de savants,
Il est du monde le génie!

L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH

Sur le versant du Mont-Royal,
Se dresse un amour d'oratoire ;
C'est un coin du ciel idéal,
De saint Joseph il est la gloire.
En foule, les pieux pèlerins
Gravissent la côte adorée ;
En quête de secours divins,
Vont à Joseph, l'âme éplorée.
Les gémissements et les pleurs,
Croisent les ardentes suppliques ;
Au bon père on dit ses malheurs,
Voulant guérir des maux iniques,
Ceux de l'âme comme du corps.
En ce vénéré sanctuaire,
Où brillent des feux et des ors,
Les exilés de cette terre
Sont bien près de se croire aux cieux :
C'est que là voltigent des anges,
Messagers du Saint glorieux,
De Joseph chantant les louanges,
Vont ici soulager un coeur,
Là-bas essuyer une larme,
Répandent partout un bonheur
Tout céleste, rempli de charme.
Et les multiples guérisons,
Que la gratitude démontre ;
Et les chants et les oraisons ;
Et les beautés que l'oeil rencontre :

Tout enfin fait de ce séjour,
Un lieu de paix surnaturelle;
Et ce n'est qu'au déclin du jour,
Qu'on laisse l'enceinte immortelle.....
Quel superbe panorama!
Aussitôt la porte franchie:
C'est la ville qu'on dénomma,
De doux nom de Ville-Marie.
Immense, en bas elle s'étend,
Déployant clochers et verdures.
Le majestueux Saint-Laurent
L'arrose de ses ondes pures.
Plus loin encor, des prés, des champs,
D'où surgissent quelques montagnes,
Qui sont des cadres ravissants,
Aux riches et belles campagnes.

Emu, souvent le pèlerin,
Inlassable, longtemps s'attarde.....
C'est la pénombre, on ne voit rien,
Cependant, toujours il regarde.....
Enfin, après un long soupir,
Retourne à la vie actuelle;
Et ne forme plus qu'un désir:
Atteindre la vie éternelle!

PROBLÈME

Entre les mille oiseaux,
Si beaux!
Quels sont ceux que plus j'aime?
Problème.....

Est-ce le gai pinson?
Luron;
Ou la superbe grive?
Pensive.

Est-ce le rossignol?
Frivol;
Ou la douce alouette?
Coquette.

Encor serait-ce toi,
Le roi?
Ou l'exquise hirondelle?
La belle!

Mais non, je ne saurais
Jamais.....
Et c'est tous sans problème,
Que j'aime.

CARTE ENVOYÉE A UNE RELIGIEUSE

A l'occasion d'une carte, représentant une tête de cheval mangeant des roses données par une jeune fille ; envoyée à une religieuse le jour de sa fête.

La grâce à côté de la force,
Représentent vos qualités.
Que les roses couvrent l'écorce,
Du trouble et des adversités.
C'est le voeu que je vous envoie,
Pour du ciel parcourir la voie.

LE BONHEUR

Je te vois, O bonheur! planer dans le lointain;
Parfois comme un soleil, aux rayons clairs et tendres,
Mais qui paraissent fuir et craindre l'être humain...
Ou je te vois glisser, dans les airs en méandres,
Sous forme d'un nuage aux embruns bienfaisants,
Qui pourraient rafraîchir notre âme enfiévrée;
Mais trop haut! mais trop loin! Nous sommes impuissants
A t'atteindre, O bonheur! A la peine livrée,
La pauvre humanité veut aller jusqu'à toi,
Demander un rayon pour sa triste existence,
Ou de douces fraîcheurs qui chasseraient l'effroi,
Enfin, répandre en elle un peu de ta présence.

Forts alors pour attendre une vie où tu règnes,
Vains nous paraîtraient les plaisirs que tu dédaignes...

JOSEPH TRAHI PAR LES SIENS

(DRAME-CONCERT)

(Accompagné de musique douce.)

1er ACTE

(*Juda.*)

Reposons-nous ici, goûtons y la fraîcheur
D'une source limpide, exquise au laboureur,
Quand au retour des champs où, d'une main habile,
Il s'est exténué sur sa terre fertile.
Délassons-nous auprès de ces arbres dorés,
Qu'il fait bon respirer l'air parfumé des prés!

(*Pause. Le même.*)

Mais le petit Joseph, que fait-il? il retarde.

(*Siméon.*)

Comment, l'aimerais-tu? de le voir il te tarde?

(*Un autre avec ironie.*)

Ah! le cher petit ange, au parler enfantin!
Au sourire engageant, à l'air doux et mutin!
Penserait-on qu'il pût faire de si beaux songes!
Il doit y rêver sans croire qu'ils sont mensonges.

(*Riant.*)

Devant lui tout s'incline : et le blé de nos gerbes,
Le soleil, la lune, et les étoiles superbes.

(*un autre.*)

Quant à moi je le hais ! Je voudrais m'en défaire
Pourquoi ne pas le mettre à trente pieds sous terre.....
L'abattre, c'est facile, il est comme un roseau,
Sans une résistance, il mourrait en agneau.

(*Juda.*) (à part)

Cela ne sera pas, ce serait trop horrible !
Au fond d'un puits, je le sauverai, si possible.

(*A ses frères.*)

Jetons-le dans ce puits, il est sec et profond,
Et ses gémissements de là ne parviendront.
Nous dirons simplement qu'une bête féroce,
D'un bond le terrassa. — Quel désespoir atroce,
Pour l'auteur de nos jours ! De lui, de Benjamin,
Il s'irise le coeur.....

(*Pause. Un autre.*)

Voyez sur le chemin
S'en viennent des marchands ; vendons le petit frère,
Ce sera moins cruel..... (Joseph arrive.)

(*Joseph.*)

Mais quel air de mystère
Vous avez aujourd'hui, vous semblez courroucés,
Votre regard est sombre, et vos sourcils froncés.

(*Siméon.*)

Donne-nous le goûter, ne t'inquiète pas.

(*Joseph.*)

Le voici, tout est prêt, prenez votre repas.

(Quelques-uns se servent et mangent; d'autres vont au devant des marchants.)

Veuillez faire une halte en l'aimable oasis;
Vous tous serez à l'aise et bientôt rafraîchis.
Et.....peut-être.....un achat vous serait salutaire.
Nous parlions justement de notre petit frère:
Nous désirons le vendre à tout bon acquéreur;
Il a des qualités: bonté, grâce et douceur.
Constatez qu'il est bien, a l'air intelligent.

(*Le chef marchand.*)

Volontiers, nous voulons un bel adolescent.
Nous avons même fait, mes compagnons et moi,
Des perquisitions; mais je ne sais pourquoi,
Partout où nous allions, à propos de l'affaire,
Voir sujets sur sujets, aucun ne valait guère.
Pour lui c'est différent, j'accepte le marché,
Il forme ce trésor déjà tant recherché.
Nous allons en Egypte, une longue distance;
Mais mieux vaut l'éloigner de sa terre d'enfance.

(*Joseph essaie de fuir; un des frères l'arrête.*)

Arrête mon petit, ne fais pas le poltron
Et devant ces marchands, tu dois paraître bon.

(*Joseph.*)

Grand Dieu! Est-ce réel? Ne suis-je pas victime
D'hallucinations? Ou de quel mal infime,
Seriez-vous affligés, frères au coeur d'airain,
Pour braver à ce point, les lois du Souverain?
Issus d'un même père, Ah! vous voulez me vendre,
En vous narguant des pleurs que vous ferez répandre.

(*Il pleure, sa voix tremble.*)

Non, je ne puis le croire. Ayez pitié de moi.
O Dieu grand et puissant! Pitié de mon effroi!
Pitié pour mes parents! Pour ma mère chérie!
Que semblable malheur ne ternisse sa vie!
Et mon père Jacob, pitié de ses vieux ans!
Qu'on ne le prive pas d'un de ses chers enfants!

(*Siméon.*)

Assez, emmenez-le, ses nerfs sont d'une femme;
Il est comme un enfant, son tendre coeur s'enflamme.

(*Juda.*)

Sois ferme et ne crains rien: ils seront ton support.

(*A ses frères.*)

Ne dirait-on vraiment qu'on le mène à la mort.....

SCENE 1ère

(*Jacob causant avec Rachel et Lia.*)

(*Les frères arrivent.*)

(*Jacob.*)

Vous voilà revenus, après la tâche faite.
Le devoir accompli, votre âme est satisfaite.
Que nous sommes heureux, enfin de vous revoir!
Quand après un long jour de labeur, vient le soir.
Dieu fit doux notre exil: il y mit l'allégresse,
La famille au foyer, l'amitié, la tendresse.
Quand un nuage arrive, il sait le disperser,
Il adoucit l'épreuve et la laisse passer.
Il donne pour royaume un firmament d'étoiles,
Une terre prospère, et l'espace sans voiles.
Oui, fleurs, paysage et nature, tout est beau!
L'œil contemple toujours, et toujours c'est nouveau.

(*Pause. Le même.*)

Joseph et Benjamin, objets de ma tendresse,
Regard, voix et sourire, en vous tout est jeunesse!

(*Il regarde.*)

Je cherche en vain Joseph, avec vous il n'est pas.

(*Siméon.*)

Père, voyez ceci, preuve de son trépas.

(*Il étend la robe de Joseph, trempée de sang.*)

(*Jacob sursaute.*)

Son trépas! Son trépas! Parle, que veux-tu dire?

(*Siméon assez froidement.*)

Vous le savez déjà, ce sang doit tout décrire:
Et sa tragique mort, et son sort douloureux.
Il revenait vers vous, le pauvre malheureux!
Il était assez loin, quand surgit une bête,
Laquelle eût bientôt fait de lui trancher la tête.

(*Jacob.*)

Vous en fûtes témoins, et sans le secourir?

(*Siméon.*)

Aller à son secours, ce fut aller mourir.

(*Jacob affaissé.*)

O Ciel! Tout mon bonheur en cette mort s'effondre!
Ah! que n'eus-je été là! j'aurais su vous confondre:
Car un coeur paternel trouve toujours moyen,
Par quelque stratagème, inconnu, mais certain,
De lutter pour son fils, vaincre et sauver sa vie;
J'aurais été plus fort qu'une bête en furie!

(*Rachel avec véhémence.*)

Joseph! Joseph! Mon fils! Objet de mon amour!
Ta vie était la mienne ! En ce néfaste jour,
Tout pour moi s'assombrit... Que je suis malheureuse!
Désormais, ne plus voir ta figure rieuse;
Ni ta vibrante voix ne plus dire: Maman!
Je n'aurais jamais cru pouvoir souffrir autant!
O Dieu! soutenez-moi! relevez mon courage!
Je me sens affaiblir.....je ne vois qu'un mirage....

(*Elle chancelle et tombe dans les bras de Lia.*)

Le rideau tombe.

(Fin du 1er acte.)

2ème ACTE

(Dans la maison de Putiphar. Lui-même, son épouse et Joseph.)

(Putiphar.)

Voyez ce bel esclave, il joint au noble coeur,
Un caractère droit et débordant d'ardeur.
Ce jeune homme vraiment, a de bonnes manières,
Et sa place sera parmi mes dignitaires.

(Mme Putiphar.)

Pourtant il est fort jeune, il est presqu'un enfant.

(Putiphar.)

Il a les qualités du peuple en Chanaan:
Talents, bonté, douceur, encerclés d'énergie,
Il pourrait au besoin faire fi de sa vie.

(Ils partent, Joseph seul.)

Voilà mon sort fixé, je suis à Putiphar.....
Je me sens comme en proie à quelque cauchemar.
Depuis qu'on m'a vendu, les jours sont des années,
Ils sont sombres et lourds d'épreuves acharnées;
Les aurores sans joie, et les soirs sans bonheur.
D'enfant je suis mûri par le faix du malheur.
Je traîne l'amertume et tout est monotone;
J'aperçois d'un même oeil, le printemps ou l'automne,
Les fêtes ou les glas, le temps mauvais ou beau,
Tout ne me parle plus que d'horreur et fardeau.
Malgré mes jeunes ans, sans espoir est ma vie.
Est-ce la main de Dieu qui frappe et me châtie?....

Ce qui m'enpêchera désormais de mourir,
Ce sera la fraîcheur du tendre souvenir.
En esprit je vivrai sous mon ciel, en famille;
Avec ma mère encor, j'irai sous la charmille,
Où si souvent jadis, nous transportions nos pas;
Nous marcherons tous deux jusqu'au grand bois là-bas,
Croisant le val fleuri tout le long du chemin.
Comme autrefois aussi, mon père et Benjamin,
Viendront nous rencontrer, jouir de la soirée,
En ce coin de nature idéale, éthérée.....
Mais en ces temps rieurs, j'en revenais joyeux;
Mon retour désormais sera plus douloureux:
Je n'aurai qu'aiguisé la peine trop amère.
Je veux m'en délecter en t'aimant, ô ma mère!
Je ne puis oublier le geste affectueux,
Ni l'éclair qui jaillit de l'azur de tes yeux,
Au moment de la douce et dernière entrevue;
Triste, tu paraissais comme l'avoir prévue.
Tu me dis: Mon enfant, sois bon, je te bénis,
M'enveloppant d'un de tes regards attendris.....

(*Il s'assied le front dans sa main, bientôt se lève, s'essuie les yeux.*)

Non, je suis jeune et fort, pourquoi vais-je m'abattre?
Je veux te repousser, tristesse, et te combattre.
L'exemple de mon père, au coeur tendre et viril,
Me guidera toujours durant mon triste exil.
Ses conseils feront loi, seront mon espérance,
Car en Dieu, disait-il, ayons tous confiance.

(*Putiphar entre, Joseph sort en saluant.*)

(*Putiphar à Mme Putiphar.*)

Voilà déjà longtemps que j'achetai Joseph;
A tout je l'ai formé, j'en fais même mon chef.

Ce qui me plait en lui, c'est, malgré sa jeunesse,
Son caractère ferme et sa grande sagesse.
Il est vrai que souvent je l'ai surpris songeur,
Il pensait aux parents, preuve qu'il a du coeur.
L'autre fois, en priant, il appela sa mère,
Ses lévres murmurant une ardente prière,
Cependant que des pleurs venaient mouiller ses yeux,
Qu'il tenait élevés en regardant les cieux.
Sans doute que sa mère est sensible et bien née,
D'elle il est héritier d'une noblesse innée.

(*Mme Putiphar, riant un peu.*)

Ah! votre âme loyale a trop vite jugé.....
Toutes les qualités à votre protégé.
Pourtant si vous saviez, si je voulais vous dire
La dure vérité. Serait-ce là médire?
Non, vous êtes tenu, vous maître, à tout savoir;
Cet enfant est un monstre, et comment concevoir,
En un regard si tendre, une telle infamie.
Chassez-le promptement, si je suis votre amie.

(*Putiphar.*)

Mais..... je suis tout surpris.....

(Mme) Douteriez-vous de moi?

Mes accusations sont indignes de foi?

(*Putiphar, avec hésitation.*)

Non, je suis étonné de sa conduite indigne,
Et je suis stupéfait de son audace insigne.

(*Mme Putiphar.*)

J'accuse, il est coupable, et faites-le venir,
Car j'espère d'ici, le voir bientôt sortir.

(*Putiphar sonne. Joseph entre.*)

(*Putiphar.*)

Vous avez désiré commettre un crime horrible ;
Si vous ne l'avez fait c'est qu'il fut impossible.
Je ne puis en douter, ce n'est que trop réel.
Ah ! je vous vois pâlir, vous êtes criminel.
Je ne dis rien de plus ; et votre contenance
Est un aveu parfait, une claire évidence.

(*Joseph.*)

Maître, de tout forfait, je jure être innocent !

(*Mme Putiphar.*)

Il ose encor nier ! Faut-il être insolent !
Vouloir me provoquer, moi l'épouse du maître,
N'est-ce pas là le fait d'un ingrat et d'un traître ?

(*Joseph.*)

Je comprends et je nie, encor je le redis :
Maître, à tort on m'accuse, et d'horreur je frémis.

(*Putiphar.*)

Assez, plus de serments. Pour votre trahison,
Vous serez condamné, souffrirez en prison.

(*Putiphar et Mme Putiphar sortent.*)

(*Joseph seul, avec indignation.*)

Infâme calomnie, abjecte est ta bassesse !
Que tes venins menteurs t'abreuvent de tristesse.
A moins de repentir, au profond des enfers,
Hurle comme les loups, rampe comme les vers.
Tes victimes d'hier, demain glorifiées,
Et tes gloires d'hier, demain putréfiées.
Oui, rage, hurle, rampe ; et cela pour toujours :
A jamais tu brisas des bonheurs, des amours !

SCENE 2ième

(*Joseph en prison.*)

Dieu! Quel triste destin! innocent, prisonnier.
De mes nombreux malheurs, sera-ce le dernier?
Je croyais avoir bu le calice à la lie.....
Mais la chaîne des maux se déroule et me lie.
Je m'aperçois pourtant, grande en est la douceur,
Qu'où je passe l'on m'aime. Ici le Gouverneur
Me comble de bienfaits; en moi sa confiance,
Va jusqu'à me donner l'entière surveillance
De tous les prisonniers. Moins rude est la prison;
Et je lui saurai gré de son affection.

(*Faire entendre des plaintes dans les couloirs.*)

Mais qu'entends-je? Une plainte, et des tons de tristesse?
Ce sont les officiers que la douleur affaisse.
Nouvellement ici, jetés par Pharaon,
Son premier pannetier et son grand échanson.
Après de hauts honneurs, de belles jouissances,
Ils ne peuvent porter le faix de leurs souffrances.

(*Joseph se rend à eux.*)

Au fond de vos cachots, on vous entend parler,
On vous entend gémir. Puis-je vous consoler?

(*L'échanson.*)

Nous avons fait un songe, et ne voyons personne
Capable d'expliquer les énigmes qu'il donne.

(*Joseph.*)

Dieu seul a ce pouvoir; l'augure, triste ou bon,
Ne vous sera connu que par Lui, qu'en son nom.
S'il Lui plaît de m'aider, j'essaierai de faire,
Puissé-je en cela vous soulager et vous plaire!

(*L'échanson.*) (*s'avançant*)

J'ai vu trois ceps de vigne en fleurs, puis tout en fruits,
Que je pressai bientôt ; au roi je les offris.

(*Joseph.*)

Vous n'avez plus ici que trois jours de misère ;
Ensuite auprès du roi, vie heureuse et prospère.
Alors pensez à moi. Dites-lui qu'innocent,
Je subis le sort d'un criminel en tourment.

(*Le pannetier.*)

Sur la tête j'avais trois corbeille remplies
De farine, et la plus haute en patisseries ;
Des oiseaux voltigeaient et venaient en manger.

(*Joseph.*)

Triste en est le présage, et grand est le danger :
Vous n'avez que trois jours sur cette terre à vivre,
Le roi courroucé ne cesse de vous poursuivre.
La tête tranchée et votre corps au gibet,
Vous serez des oiseaux la pâture et le met.

(*L'un s'en retourne heureux, l'autre accablé.*)

SCENE 3ième.

(*La cour somptueuse du roi Pharaon.*)

(*Musique et danses égyptienne.*)

(*Le roi à l'échanson.*)

J'eus des songes frappants, et je veux en connaître
Les oracles divers. Où trouverai-je un maître ?
Un esprit clairvoyant, un subtil scrutateur
Qui ferait son devoir, sans détour et sans peur ?
Bon nombre l'ont tenté, tous se disant habiles,
Mais on n'a pu donner que paroles futiles.

(*L'échanson.*)

Maître je sais caché dans une des prisons,
Un interprète dont les pronostics sont bons.
Jeune homme gracieux, il se dit la victime
De rapports mensongers ; c'est ma croyance intime.

(*Pharaon.*)

Allez, faites venir ce devin au plus tôt,
Que je puisse éclaircir ces énigmes bientôt.

(*Joseph arrive et s'incline.*)

(*Pharaon.*)

Jeune homme, dont l'esprit, à ce qu'on vient de dire,
Est clairvoyant et droit, hâtez-vous de prédire
Des songes singuliers, et fort intéressants,
Qui doivent présager quelques faits importants.
J'ai vu, sortant du Nil, sept belles vaches grasses ;
Sept autres les mangeaient, maigres, laides, voraces.
Puis je me réveillai. De nouveau je dormis.
Et j'ai vu, pleins de grains, sept superbes épis,
Sept autres desséchés les dévoraient avides ;
Dites des vérités, des présages valides.

(*Joseph.*)

Que votre Majesté soit bientôt rassuré,
Car le Ciel prévoyant d'avance a mesuré :
Pour sept ans d'abondance, où tout croît et prospère,
Sept autres de famine et d'atroce misère.
Que les riches moissons emplissent vos greniers,
Pour sauver vos sujets, des premiers aux derniers,
Des affres de la faim au temps de la famine,
Et que sans grands malheurs, le danger se termine.
Un ministre, muni de pouvoirs absolus,
Pourrait faire accomplir vos ordres révolus.

(*Pharaon.*)

Joseph, votre sagesse est grande, et je vous place,
Sur la terre d'Égypte et sur l'entière race,
Le gouverneur, avec pouvoirs illimités.
De tous soyez le maître, et vos priorités,
Ne viendront s'arrêter que sous mon sceptre et moi,
Puisque sur le pays je règne et je suis roi.

(*Il passe son anneau au doigt de Joseph.*)

Je vous donne l'anneau du pouvoir, de la gloire
A vous tous mes sujets doivent crier : Victoire !
Mettez ce collier d'or, cette robe de lin ;
Sur un char en triomphe, allez votre chemin.
Le peuple devant vous, gratitude profonde,
Ploîra les genoux, vous nommant : Sauveur du monde.

(*Joseph traverse le théâtre en triomphe sur un char. Un héraut le précède et crie :*)

Il prévient les mortels de la faim, de l'horreur !
Gloire au sauveur du monde, à notre gouverneur !

(*La foule répète une fois et sort du théâtre.*)

(*Joseph seul.*)

C'est pour moi ce tumulte, et ce peuple en délire ?
Dans un char ! En triomphe ! A mes pieds un empire !
Hier j'étais au fond d'une sombre prison,
Aujourd'hui des transports, de la gloire, un blason.

(*Souriant.*)

A trente ans, je connais du monde l'ironie,
Et l'instabilité des choses de la vie.
Cependant je rends grâce à Dieu de ses bienfaits.
Et je sens que pour eux, nos faibles cœurs sont faits.

Puissé-je partager avec ma tendre mère,
Et mes autres parents l'existence prospère !
Je berce cet espoir, au hasard, ici-bas,
Rien n'est jeté, tout est régi jusqu'au trépas.

Fin du 2ième acte.

(*Jacob.*)

Mes enfants, de nouveau, faites le grand voyage;
Sous le regard de Dieu, marchez avec courage.
L'achat de notre blé sera vite épuisé,
En Egypte toujours, retournons en puiser.
Pour vous, les plus âgés, je n'ai point de frayeur;
Mais mon cher Benjamin, quel jeune voyageur!
En vous le confiant, je sens couler mes larmes:
Le gouverneur l'exige; et je suis plein d'alarmes.
Pourvu que de Joseph, il n'ait le triste sort,
Et qu'exempt de malheurs, il nous arrive au port.
Allez à Pharaon, que sa large abondance
Vienne sur le pays, en couvrir l'indigence.
Rendez l'argent trouvé, qu'on nous sache loyaux,
Car de tous les trésors, le premier des joyaux,
C'est bien l'intégrité, cette vertu si belle,
Qui met au front de l'humble une grandeur réelle.
Allez, je vous bénis, ramenez Siméon,
Qu'en paix l'on puisse attendre une riche moisson.

(*Juda.*)

Père, nous le jurons, ayez foi, confiance;
J'aurai pour Benjamin, ma vive vigilance.
Nos sacs remplis de blé, nous reviendrons bientôt;
Encor nous braverons la famine ou l'impôt.

SCENE 4ème

(*Joseph chez Pharaon. On lui fait de la musique.*)

(*Les frères arrivent, saluent profondément.*)

(*Juda.*)

Nous revenons à vous, dont la sage prudence,
A banni du foyer la hideuse souffrance.
Nous devons vous donner notre premier paiment,
Remis dans notre blé, nous ne savons comment.
Acceptez ces présents, qui sont un faible gage,
Pour libérer celui retenu comme ôtage.

(*Joseph.*)

Volontiers, je le rends, reprenez Siméon;
Je veux vous le donner sans la moindre rançon.
Est-ce là Benjamin, votre plus jeune frère?
Dont le regard exprime une franchise fière.

(*Juda.*)

En effet, c'est bien là notre cher Benjamin;
De le laisser venir, mon père fût contraint.

(*Joseph à Benjamin.*)

(*La main sur l'épaule, il le contemple.*)

Enfant, venez à moi..... Que le Ciel vous bénisse!

(*Il s'éloigne et pleure.*)

(*A part.*)

A mes parents enfin, que Dieu me réunisse!

(*Il revient à ses frères.*)

Nous mangerons ensemble à ma table ce soir.

(*A part.*)

Ensemble livrons-nous à la joie, à l'espoir.

(*Ils se mettent à table et s'amusent, pendant qu'un morceau d'orchestre se joue.*)

(*Le repas fini, Joseph seul.*)

Q'ils sont bons ces moments où, d'une gaîté franche,
Se sentant près des siens, le coeur ému s'épanche!

(*Joseph sonne, l'intendant arrive.*)

(*Joseph.*)

Remplissez de blé les sacs de ces étrangers,
Dans lesquels vous mettrez les paîments exigés.
Dans celui du plus jeune, en outre de la bourse,
Insérez-y ma coupe. Ensuite d'une course,
Allez les arrêter avec tumulte et bruit,
Les accusant d'avoir ravi le bien d'autrui.
Dites-leur: Comment c'est là votre gratitude!
Pour notre Gouverneur, pour sa sollicitude!
Ainsi? que vous rendez le mal pour tant de bien!
Il me faut voir vos sacs ici sur le chemin.

(*Joseph seul.*)

Je constate que tous et chacun de mes frères,
Envers moi jusqu'ici, furent des plus sincères.
Mais je dois m'assurer, avant qu'on me connaisse,
S'ils ont pour Benjamin, des coeurs que rien n'abaisse.
Savoir s'ils ont pour lui, comme ils eurent pour moi,
L'étrange jalousie et l'effroyable émoi,
Qui les firent briser les beaux jours de ma vie.
Malheurs enfin passés, dont je bénéficie.

(*L'intendant arrive.*)

Votre ordre est accompli, tout fût exécuté.
On a pleuré, gémi, hautement protesté.
Les entendre, les voir, c'était triste spectacle;
On n'y comprenait rien, tout paraissait miracle.

(*Il écoute.*)

Mais vous verrez bientôt, je les entends venir,
Auprès de vous peut-être on pourra discourir.

(*Les frères arrivent, s'agenouillent devant Joseph.*)

(*Joseph à part.*)

Autre preuve de mes songes, de leur oracle.....

(*A eux.*)

Vous ici revenus! Quel peut être l'obstacle
Rencontré sur vos pas, pour rebrousser chemin?

(*Juda.*)

Nous sommes accusés, et contre le destin,
Nous restons impuissants, la preuve nous accable.
Aucun de nous, pourtant, d'un larcin n'est capable.

(*A ses frères, plus bas.*)

Oui, nous sommes punis pour notre iniquité,
Pour avoir ri des pleurs dans notre dureté;
Nous nous sommes moqués des larmes, des prières
Du petit Joseph. — Dieu venge de ses colères.

(*A Joseph.*)

Près de vous soyons tous des esclaves soumis,
Subissons notre sort, car nous sommes punis.

(*Joseph.*)

Vous mes esclaves, non, ce serait injustice:
Le coupable doit être esclave, et qu'il subisse
La peine méritée; ici je le retiens.

(*Juda.*)

Benjamin à mon père est le plus cher des siens;
S'il nous voyait sans lui, l'affreuse tragédie!

(*Avec véhémence.*)

Non, laissez-le partir, prenez plutôt ma vie.
Pour l'amener à vous, il a fallu lutter,
Et montrer la rigueur de votre volonté.
Ce serait remuer la plaie encor saignante
D'un autre enfant perdu. Son âme défaillante
Ne pourrait résister à ce fardeau trop lourd.
Au trouble, à ma prière, Ah! ne soyez pas sourd!

(*Joseph.*)

Frères, je suis Joseph! Mon père vit-il encore?
Mon destin fut tracé par la main que j'adore.
Je sais qu'au temps jadis, quand vous m'avez vendu,
Le bonheur qui m'échoit, vous ne l'aviez voulu.
Pourtant, ne craignez rien, je sais votre âme bonne,
Je ne me souviens plus, au passé je pardonne.
Allez chercher mon père. Au bien il s'est voué.
Qu'il vienne en ce pays, et sa suite nombreuse
Vivre ses derniers jours dans une paix heureuse.

(*Pharaon, sa cour. Musique gaie.*)

(*Jacob et sa suite arrivent.*)

(*Joseph.*)

Père, je suis Joseph, que vous avez pleuré,
A vos pieds désormais, je pourrai demeurer.

(*Jacob, tremblant.*)

Ah! je te reconnais; tes yeux, ta voix vibrante,
Les accents de ta mère, et sa douceur charmante.

(*Il tombent dans les bras l'un de l'autre et pleurent.*)

(*Jacob.*)

Mes vieux jours sont bénis, je vais mourir content,
La Providence m'a redonné mon enfant!

(*Joseph à Pharaon.*)

Que votre Majesté reçoive mon cher père,
Près de moi je le garde en ce temps de misère.

(*Pharaon.*)

J'en suis heureux, vieillard, car vos cheveux sont blancs.

(*Jacob.*)

Proche est ma fin, pourtant, je n'ai que cent-trente ans.

(*Joseph.*)

Père, acceptez, pour vous et votre descendance,
Une part du pays, des biens en abondance.

(*Rachel et Joseph avancent, les autres s'écartent autour du théâtre.*)

(*Rachel.*)

Viens près de moi, Joseph, de bonheur m'enivrer!
D'abord en te voyant je n'ai pu que pleurer.
Douces larmes après tant d'autres trop amères!
Cependant je veux t'en raconter les misères.

(*Emphase.*)

Je sens comme un besoin de te laisser savoir,
Ce que pour toi j'ai fait, j'ai souffert sans espoir.

Dans l'abîme du coeur, dans l'âme maternelle,
Ta présence est restée immuable, immortelle.
Tantôt je te voyais enfant me caresser;
A ces caresses je donnais un long baiser.
Puis te voyant au jeu, j'admirais ton adresse.
Plaisirs que tu mêlais à la pure tendresse.
Hélas! venaient ensuite, horrible souvenir!
Des morsures, du sang..... Je me sentais frémir!
Mon fils, quand je serai dans la tombe endormie,
Qu'une épouse adorée embellira ta vie,
Alors tous deux ayez: joie, ivresse et bonheur!
Mais souviens-toi toujours qu'avant ce tendre coeur.
Qui fera rayonner ta terrestre existence,
L'amour d'une autre femme encor fut plus immense!

— FIN —

TABLE DES MATIERES

	Pages
Préface	5
Avant-Propos	7
Marie	9
Noël	10
Le Printemps	12
L'Eté	14
L'Automne	16
L'Hiver	18
Adieu aux Oiseaux	20
Hommage au Vingt-Deuxième	21
Au Tournant de la Vie	23
L'Orage	28
Anecdote arrivée à Montréal vers l'an 1883	30
L'Image	33
Bonheur Brisé	35
Sainte-Rose de Laval	38
L'Espérance	42
Manitoba	44
Le Temps	47
Souhaits de Bonne Année	49
De Saint-Georges à Winnipeg	50
Souvenir	55
Faire des Vers	57
La Feuille qui Parle	58
Le Parler Français	60
Calmez-vous	62
A Sainte-Jeanne d'Arc	63
La Vie et la Mort	64
Au Pays du Soleil	68
L'Oratoire Saint-Joseph	76
Problème	78
Carte envoyée à une religieuse	79
Le Bonheur	80
Joseph trahi par ses frères. (*Drame.*)	81